

LETTRES

DU

COMMANDANT LOIZILLON

I

Vera-Cruz, 15 octobre 1862.

MES CHERS PARENTS,

Depuis hier au soir je suis à Vera-Cruz; j'ai déjà eu le temps d'être dévoré par les moustiques, mais ce soir mon moustiquaire sera installé, et j'espère être à l'abri.

A la Vera-Cruz il n'y a plus de fièvre jaune. Je trouve la chaleur très supportable, quoique forte. La vie matérielle est suffisante et pas aussi chère que nous le craignons. Dans les restaurants on déjeûne et on dîne à raison de 5 francs par repas, et même on peut se mettre en pension moyennant 150 francs par mois, en donnant ses vivres de campagne. C'est ce que nous ferons si nous sommes ici pour quelque temps.

Vera-Cruz est une ville aux rues larges et coupées à angles droits. Si tout était bien entretenu ce serait une assez jolie ville.

Je ne vous parle pas de tous les bruits qui courent, parce que je ne sais encore quelle créance on doit y donner, et dans ce cas il vaut mieux se taire. Une chose à peu près certaine, c'est que nous manquons de moyens de transport. Les mulets et les chevaux qui ont tous triste mine sont hors de prix, à cause de leur rareté. Mon cheval arabe, que je suis maintenant encore bien plus heureux d'avoir sauvé pendant le coup de vent, serait vendu, m'assure-t-on, 15 à 16,000 francs à Mexico, et il en a coûté 550 en Afrique.

D'après cette différence vous pouvez juger quels tristes chevaux sont ceux du pays.

Le général Forey a fait une proclamation qui, selon les uns, a produit bon effet, selon d'autres a été accueillie avec froideur.

Quant à M. Dubois de Saligny, il n'y a qu'une seule voix : Français, étrangers, Mexicains s'en plaignent beaucoup.

Il paraît que Juarez ne veut plus se défendre et qu'il nous attend à Mexico, parce qu'il est sûr d'être renommé. Tout le monde en effet s'accorde à dire que si on laisse les Mexicains libres, c'est lui que l'on prendra parce qu'il est probe, et qu'il est du parti libéral et du progrès. En attendant, les guérilleros pillent partout, et cherchent à couper continuellement nos communications. Mais tout cela va cesser, aussitôt que nous allons nous mettre en mouvement. Notre plus grand malheur est de ne

pas avoir de moyens de transport pour notre mise en train ; mais une fois que nous serons en avant, je suis sûr que tout ce qui sera derrière nous, et ne sera plus sous l'empire de la crainte des brigands, se tiendra à notre disposition, car on paie bien.

Je n'ai que le temps de vous embrasser, parce que j'ai beaucoup à courir.

Je puis vous garantir que je ne suis pas malade.

HENRI LOIZILLON.

II

Santa-Fé, le 23 octobre 1862.

Je suis sous ma tente où il fait un vent tel que j'ai peine à vous écrire, car ma bougie s'éteint à chaque instant. Cet abri si chétif qu'il soit contre vent et pluie est cependant fort apprécié par votre fils, car depuis deux jours je couche à la belle étoile. Pour que vous compreniez cela, il faut vous dire ce que vous ne savez pas, et ce qui me rend si heureux au milieu de cette vie qui ferait le désespoir de tant d'autres. Cette raison, c'est que je suis quelque chose, je suis *chef d'état-major*.

Vous vous rappelez que j'ai fait la traversée avec le général de Bertier, qui commande une brigade de ma colonne. Il a été pendant cette traversée charmant pour moi et m'a su beaucoup de gré de la manière dont je m'étais occupé de tous les chevaux

embarqués sur notre navire. Lorsque nous avons débarqué à la Vera-Cruz, il a été question d'envoyer un petit corps constitué sur la route de Jalapa pour repousser les guerilleros, et occuper une région où nous pourrions trouver des ressources. Le choix du général en chef est tombé sur le général de Bertier auquel on a composé une petite colonne de toutes armes forte de 6,000 hommes. Lorsqu'il a su cela, il m'a fait appeler pour me dire qu'il allait demander au général Bazaine de me désigner pour aller avec lui. J'ai accepté avec empressement, bien entendu. Cependant comme l'aide de camp du général de Bertier, qui nous est arrivé sous-lieutenant dans notre division en Crimée, est le frère de sa femme, je m'attendais à ne jouer que le second rôle malgré mon ancienneté. Il n'en a pas été ainsi : le général m'a installé son chef d'état-major avec toutes les attributions y relatives. Cette manière d'être, si rare de la part du général et de son aide de camp, a encore augmenté mon désir de tout faire pour le mieux. Aussi je ne me ménage pas, et à cela je n'ai pas grand mérite, car la fatigue ne m'atteint pas ; je vois à mes côtés des officiers qui sont sur les dents pour peu de chose, tandis que moi qui depuis deux jours cours jour et nuit je ne ressens rien.

Nous sommes partis hier de Vera-Cruz pour Santa-Fé. Distance totale 12 kil.; pour la franchir il nous a fallu deux jours, vu les chemins sablonneux et accidentés dans lesquels nos voitures s'enfonçaient. Demain je pars à six heures du matin pour faire la reconnaissance de la deuxième étape qui est San Juan, car nos troupes sont tellement fatiguées

que nous sommes obligés de faire séjour à la première étape.

Nous allons jusqu'à Jalapa où nous n'arriverons pas avant quatorze ou quinze jours. D'ici là toute communication est rompue pour nous. Ne vous étonnez donc pas si vous ne recevez pas de mes nouvelles, et surtout ne croyez pas à tous les bruits que l'on fera peut-être courir; nous sommes 6,000, et je vous promets que nous passerons sur le corps de tous les Mexicains qui voudraient nous disputer les passages.

Je n'aurai plus guère le temps d'écrire des lettres détaillées, ni à vous, ni à personne, car outre mes fonctions de chef d'état-major, je suis chargé par ordre supérieur, c'est-à-dire du général en chef, de dresser au fur et à mesure de notre marche un itinéraire détaillé comme plan et rapport. Je ne sais comment je pourrai y parvenir, mais ce que je sais, c'est que j'y parviendrai. Si dans le principe vous n'avez pas de relations détaillées de notre campagne, vous en aurez plus tard, car je vous enverrai une copie du journal des marches que je rédigerai pour notre colonne.

H. L.

III

Puente-Nacional, le 31 octobre 1862.

Nous sommes à moitié chemin de Jalapa, à Puente-Nacional, que les Mexicains ont eu le bon esprit d'abandonner, car nous y aurions perdu du monde

et surtout du temps. Vous ne sauriez vous faire l'idée des difficultés que nous avons à nous faire suivre de nos voitures par suite du mauvais état des routes. Elles mettent deux jours pour faire quatre lieues : cependant nous avançons et nous serons le 7 ou le 8 novembre à Jalapa. Le pays est entièrement abandonné : tous les habitants se sont retirés dans les bois. Nous espérons qu'à mesure que nous avancerons, ils ne seront plus sous la terreur des soldats, et viendront nous vendre leurs produits ; ce dont nous avons besoin, car nous mangeons à peu de chose près la ration de la troupe, et dans deux jours nous n'aurons plus de vin.

Je me porte de mieux en mieux. Je crois rendre des services à la colonne. Je n'ai que quelques moments à vous donner parce que je viens de mettre mon itinéraire au net, et le courrier part pour le porter au général en chef.

H. L.

IV

Jalapa, le 10 novembre 1862.

Nous sommes à Jalapa depuis vendredi.

Depuis Puente-Nacional nous avons fait une route excessivement fatigante et difficile. Le jour de notre départ de Puente, notre avant-garde de cavalerie a rencontré à trois lieues de là, au moment où nous nous y attendions le moins, une troupe régulière de

150 cavaliers ; notre escadron du 12^e chasseurs les a chargés, leur a tué ou blessé 30 à 35 hommes, pris autant de chevaux et les a poursuivis pendant trois lieues. Nous avons 3 hommes tués, quelques blessés et 5 chevaux tués.

Le lendemain nous arrivons à Cerro-Gordo, position formidable qui a été le théâtre du combat le plus important de la guerre de 1846, entre les Américains et les Mexicains. On nous avait avertis que cette position serait défendue par 4 ou 5,000 hommes de milice. Ces troupes ne nous effrayant pas du tout, nous n'avons pas voulu tourner la position en marchant à travers les broussailles et les bois, et nous avons suivi la route en marchant avec précaution. Le général m'a chargé de conduire l'avant-garde qui se tenait à 7 ou 800 mètres de la colonne. Arrivé à un détour, mon attention a été éveillée par une grande perche entourée de plusieurs autres moindres ; je vis là-dedans une ébauche de fortification passagère, et c'était un immense cactus dont plusieurs congénères bordaient ainsi la route sans que j'y eusse pris garde.

Cette erreur me rendit un signalé service, car, mis en défiance, je fis arrêter la colonne et j'inspectai l'horizon avec ma lunette. J'aperçus alors des chapeaux blancs qui cherchaient à se dissimuler derrière les broussailles. Pour tirer les choses au clair, je fis adresser à ces chapeaux cinq ou six coups de fusil ; une décharge générale partie de toutes les crêtes nous répondit en même temps qu'un coup de mitraille, et nous jeta à terre un homme tué, avec quatre blessés.

Mon avant-garde s'embusqua et continua le feu ; le gros de la colonne s'était arrêté dans un endroit abrité et j'allai rendre compte au général qui fit monter une compagnie sur les hauteurs à droite et à gauche du point occupé par l'ennemi.

Le feu des Mexicains a continué pendant huit ou dix minutes, leur obusier a tiré en tout trois coups, et tout s'est évanoui. Ils se sont retirés avec tant de hâte qu'ils ont abandonné leur obusier, leurs munitions, leurs mulets, etc., etc. Le commandant en chef, un nommé Alba, gouverneur de Jalapa, a été, à ce qu'il paraît, blessé au bras. On a pris son cheval avec sa correspondance, qui est bien insignifiante. Tout ce monde fait pitié. Ce sont tous des voleurs de grands chemins qui vous assassinent dans un coin, mais qui fuient comme des lâches qu'ils sont au moindre coup de fusil. Il n'y a guère de gloire à acquérir en combattant de pareilles troupes. Nous sommes arrivés à Jalapa, toujours entourés par les guérilleros qui nous ont enlevé quelques trainards. Dans cette ville de 10,000 âmes, tout le monde s'est tenu à l'écart de nous. Ceux du parti libéral étaient partis ; les autres qui savent qu'ils sont toujours espionnés sont restés sourds à l'appel que leur a fait le général dans sa proclamation. Par sa trop grande bonté, le général nous a fait perdre trois jours ; enfin, pressé par tous ses officiers, il a menacé les notables s'ils ne venaient pas à lui. Ceux-ci, voyant qu'on ne plaisantait plus, sont arrivés, et en ce moment ils sont en train de composer une municipalité qui va prendre des mesures pour nous loger. Il est regrettable que le général ait autant

tardé, parce que le froid est très intense la nuit. A notre dernière étape, nous couchions encore sans rien mettre sur nous la nuit ; trois lieues plus loin, à Dos-Rios, quatre lieues avant Jalapa, le thermomètre descendait la nuit à 4 degrés au-dessus de zéro, et à Jalapa à 1 degré avec de très fortes gelées blanches, tandis que le jour nous avions 34 et 35 degrés. Aussi ces deux nuits sous la tente nous coûtent 200 malades.

Tout le monde prévoyait cela. Le général plus que tout autre plaint le pauvre soldat, mais il ne sait prendre les mesures de rigueur qu'exigent les circonstances.

Initiative et mépris des responsabilités sont des qualités plus rares qu'on ne pense.

Je vous embrasse et vous renouvelle l'assurance que je me porte à merveille ; les grandes fatigues que je viens d'avoir ont augmenté mes forces.

.....

H. L.

V

Jalapa, le 19 novembre 1862.

Notre position à Jalapa est toujours à peu près la même. La population continue à se tenir à l'écart, et ne veut pas se compromettre. Avec nos mesures

de douceur nous ne lui inspirons pas de confiance. Nous sommes entourés par un cercle de guérilleros que nous ne cherchons pas à détruire. Nous aurions pu, lors de notre arrivée ici, non seulement nous nourrir sur le pays, mais encore former un grand centre d'approvisionnement, en rayonnant tout autour de Jalapa, et surtout en occupant Perote, centre de la production du blé.

Au lieu de cela, nous ne bougeons que pour aller à Puente-Nacional chercher des vivres, insignifiants comme quantité, venant de France. Ce service est excessivement fatigant et augmente le nombre de nos malades. Lorsqu'on se décidera à étendre notre rayon d'action, et à occuper Perote, il sera trop tard, car toutes les ressources auront été enlevées ou détruites par les guérilleros. Je ne pouvais me faire l'idée des difficultés et des indécisions que l'on rencontre dans une guerre mal emmanchée. Tout tient au point de départ. Le général Forey croyait trouver ici des transports, et il n'y en avait pas. De là les incertitudes, le gâchis dans lequel nous pataugeons depuis le commencement. Il faut espérer qu'une fois nos moyens d'action réunis, nous rattraperons le temps perdu, mais je crois que nous aurons de la peine à effacer la première impression d'impuissance que nous avons produite.

Le général Forey vient de faire une seconde proclamation que vous lirez dans les journaux. Cette proclamation est très bien, mais quel effet aura-t-elle? Elle ne s'adresse qu'aux honnêtes gens, et ils sont en si faible minorité, dans ce pays d'intrigue,

de vol et de rapine... C'est ici surtout que l'on apprécie ce que vaut la France.

Pour le moment, tout le monde s'ennuie à mourir : pas un chat qui vous fasse l'honneur de vous parler, sauf toutefois les intrigants qui veulent des places, les espions et les marchands qui vendent tout au décuple de sa valeur. Heureusement je suis fort occupé, je cours beaucoup dans la ville, je fais presque tous les deux jours des reconnaissances avec quelques troupes légères, de sorte que je n'ai même pas assez de temps à moi pour écrire mes notes; car le soir, étant fatigué, je me couche aussitôt après le dîner, à sept heures ou sept heures et demie.

J'ai même oublié l'espagnol que j'avais appris pendant la traversée.

Ne sachant quand je pourrai vous écrire, je charge cette lettre, qui vous arrivera vers les derniers jours de décembre, de vous porter tous mes vœux de bonne année. Quoique je reste convaincu que nous sommes ici pour longtemps, j'espère cependant ne pas vous écrire le 1^{er} janvier 1864, mais vous embrasser réellement.

Quand vous recevrez cette lettre, buvez un verre de vin à ma santé. Ce sera une compensation, car depuis huit jours nous sommes à l'eau pure. Heureusement elle n'est pas trop mauvaise, et surtout pas malsaine.

Tout à vous.

H. L.

VI

Jalapa, le 6 décembre 1862.

Je suis toujours sans nouvelles de vous. Il nous est encore arrivé un courrier qui ne m'a rien apporté. Il est probable que vous avez oublié les indications que je vous avais données sur les départs des courriers. Quel que soit le motif, je commence à vous en vouloir beaucoup, à cause des vives inquiétudes que j'éprouve.

Je ne vous parle pas de mes regrets quand je vois tous mes camarades recevoir des lettres de leurs familles, et moi rien qui me rappelle la France.

Vous voyez par la date de cette lettre que nous sommes toujours à Jalapa dans l'immobilité. C'est à manger son sang quand on constate le peu d'efforts que l'on fait pour sortir du borbier dans lequel nous pataugeons depuis notre arrivée au Mexique. On nous fait occuper Jalapa, on se demande pourquoi. C'est un pays qui tire ses ressources en blé et en viande de Perote et au-dessus ; il ne produit que du tabac, du café et du sucre, denrées très faciles à transporter, puisque la ration d'un homme est peu lourde. D'un autre côté Jalapa, sur le revers des montagnes, dominé de tous côtés, n'a aucune valeur aussi bien au point de vue tactique qu'au point de vue stratégique.

Perote, au contraire, sautait aux yeux : située à la naissance du grand plateau central d'où elle

domine tout le versant des montagnes, c'est une véritable clef de pays ; aussi les Mexicains y ont-ils une citadelle importante.

En occupant Perote, nous aurions donc eu l'avantage de tenir plus facilement la région et de ne pas être, comme nous le sommes, entourés d'un cercle de guérilleros qui coupent toutes nos communications.

Nous aurions eu surtout l'immense avantage de nous trouver dans le pays qui produit le plus de blé, et non seulement nous pouvions nous nourrir, mais établir un centre d'approvisionnement suffisant pour toute l'armée lorsqu'elle sera devant Puebla.

Et notez bien que nous pouvions arriver à ce beau résultat sans nous compromettre nullement, et sans rien donner au hasard.

Après l'affaire de Cerro-Gordo, les Mexicains ont eu une telle panique qu'ils ont renoncé à défendre Perote et ont essayé de faire sauter la citadelle, ce à quoi ils n'ont même pas pu parvenir.

Nous n'aurions rencontré que quelques guérilleros qui auraient pris la fuite devant une compagnie de tirailleurs. Maintenant cependant on se décide à aller à Perote ; nous allons partir dans huit jours ; mais quelle différence ! Nous avons laissé aux guérilleros le temps de se rassurer, de revenir, et surtout de tout emporter ou de tout détruire ; de sorte qu'il y a un mois nous n'aurions eu qu'à puiser dans des monceaux de ressources en vivres, tandis que maintenant il va falloir en rechercher les débris avec beaucoup de peine et surtout beaucoup d'argent. Aussi nous faisons une petite guerre qui sera lourde au budget.

Nous sommes dans un gâchis d'ordres et de contre-ordres causé par la difficulté de correspondre, qui nous mène au désordre.

Notre général n'ose rien prendre sur lui, et s'il avait voulu, il avait le plus beau rôle du Mexique, puisqu'il y a un mois il pouvait écrire au général en chef qu'il était à Perote et qu'il y avait réuni des vivres pour toute l'armée.

Le général en chef, loin de faire un reproche à notre général d'avoir dépassé ses instructions, l'en aurait remercié avec effusion, puisque la cause de notre immobilité est le manque de vivres, faute de moyens de transport. Il est vrai qu'à propos de ces moyens de transport, il se passe des choses qui seraient très amusantes, si elles n'étaient si tristes.

On nous a donné des voitures du pays qui sont d'une horrible lourdeur et d'une difficulté inouïe à traîner sur cette mauvaise route de montagne que nous avons à suivre pour arriver au plateau. A partir de Perote, au contraire, la route est bonne et toujours à plat : c'est là que les voitures peuvent être utilisées avec grand profit, puisque une seule peut porter la charge de quarante mulets.

Eh bien ! on nous retire maintenant nos voitures pour nous donner des mulets. De plus, comme je vous l'ai déjà dit, les moyens de transport sont très insuffisants, et voici comment on les emploie.

De Cherbourg on a embarqué du biscuit que l'on savait avarié ; de Vera-Cruz ce même biscuit que l'on savait avarié nous a été envoyé par 75 mulets escortés par 500 hommes, qui ont beaucoup fatigué, et qui ont eu beaucoup de malades ; et cela pour

arriver au résultat de voir jeter à l'eau ce biscuit qui n'est pas mangeable.

Il y a des moments où je crois que le séjour dans les terres chaudes a renversé la tête à tout le monde, et fait tourner toutes les intelligences.

Je ne vous en dis pas davantage, car je ne veux pas m'arrêter là-dessus pour ne pas m'aigrir le caractère.

Vous mériteriez bien que je ne vous parle pas de ma santé pour vous punir de votre silence ; mais je n'en ai pas le courage. Je vous dirai donc que je me porte toujours parfaitement bien, malgré le mauvais sang que je me fais.

H. L.

VII

Jalapa, 9 décembre 1862.

Je viens enfin de recevoir une lettre de vous, celle qui est datée du 15 octobre. Je ne puis vous dire combien elle m'a rendu heureux ; elle est arrivée à point, car avec le temps si triste que nous avons depuis huit jours, cette oisiveté sans distractions, cette lenteur de la guerre qui nous paraît ne pas avoir d'issue, l'imagination travaille.

On se crée un tas de chimères, on se figure qu'il est arrivé quelque chose à ceux que l'on aime, et la

moindre complication politique prend des proportions énormes.

D'après les journaux que nous avons reçus, et qui vont jusqu'au 1^{er} novembre, les affaires n'ont pas l'air de marcher trop bien en Europe, et surtout en France. Je crains bien que l'ouverture des Chambres ne soit fort orageuse quand on saura la triste besogne que nous faisons.

Demain, le général Bazaine arrive ici avec le 3^e zouaves. Tout porte à croire qu'il va nous envoyer occuper Perote après-demain; nous tâcherons d'y recueillir les cendres de toutes les ressources que les guérilleros ont détruites par notre faute. Nous resterons là au moins quinze jours avant de partir pour Puebla que les Mexicains évacuent, dit-on, en continuant leur système de faire le vide devant nous.

Il est à redouter que notre route de Puebla à Mexico ne soit aussi laborieuse que celle que nous avons déjà faite, attendu qu'on sera obligé de toujours tout emporter avec soi. Nous n'aurons pas même à Mexico la distraction de tirer quelques coups de fusil, car je parierais qu'ils abandonneront la capitale comme le reste, et que Juarez, avec son gouvernement, se retirera dans le nord ou dans l'ouest. Alors que ferons-nous ?

Il nous est arrivé hier l'armée de Marquez que nous menons avec nous à Perote. On appelle cela l'armée régulière ! En la voyant on se demande ce que signifie le mot irrégulier. Tout ce ramassis de canailles en guenilles est de plus à notre solde; nous sommes peu fiers d'avoir de pareils alliés. Cependant ils ont un certain chic : ils sont arrivés à

dix heures, et à midi ils étaient tous logés, officiers et soldats.

Nous, il nous arrive aujourd'hui trois compagnies qui ont escorté un convoi, et elles vont coucher sous la tente.

Le général Bazaine vient demain avec tout son état-major, et il est impossible de lui trouver une maison. J'en suis enchanté, car j'espère que ce fait personnel, mis en regard du résultat obtenu par Marquez, lui fera comprendre que les moyens de douceur ont du bon, mais que pas trop n'en faut; un peu d'énergie montrera aux bons Mexicains que notre patience a un terme et que, trop bons jusqu'à ce jour, nous reconnaissons enfin qu'ils ne méritaient pas ces égards.

Quoi qu'il en soit, nous allons partir dans quelques jours; malheureusement, il n'y a que douze lieues d'ici à Puebla, de sorte que cette marche ne sera pas une distraction de longue durée.

Peut-être n'aurons-nous plus de courriers jusqu'à notre arrivée à Puebla : ne vous inquiétez donc pas si vous restez longtemps sans recevoir de mes nouvelles.

Je suis bien sensible à tous les témoignages que je reçois de mes amis et de mes anciens généraux; je vais tâcher de répondre à quelques lettres, quoique je sois obligé de courir à chaque instant pour chercher les moyens d'installation des troupes qui nous arrivent demain.

Je vous embrasse.

H. L.

VIII

A MADEMOISELLE PAULINE CUENDET

Jalapa, le 9 décembre 1862.

J'ai reçu hier une lettre de mes parents. C'est la première depuis que je suis au Mexique, et il était grand temps qu'elle m'arrivât, car l'inquiétude commençait à me gagner.

On m'apprend dans cette lettre que vous m'avez aussi écrit; votre lettre est sans doute à Orizaba avec toutes celles que mes amis n'ont pas, j'espère, manqué de m'écrire. Je ne les aurai pas avant un mois, car à la manière de tortue dont nous marchons, il nous faudra du temps pour arriver devant Puebla où nous devons nous réunir au gros de l'armée qui est détenteur de nos correspondances.

C'est on ne peut plus aimable de votre part d'avoir songé au pauvre exilé. Une lettre de vous est toujours un bonheur; mais ici, dans ce pays qui se dit civilisé et qui n'a de la civilisation que les mauvais côtés, c'est une grande bonne fortune de pouvoir au moyen d'une lettre se reporter par la pensée dans son pays. C'est comme une étincelle électrique qui vous rend pour quelques instants à la vie intelligente.

Tout ce que nous avons vu du Mexique jusqu'à présent est bien triste. Sous le rapport matériel,

une misère profonde; et cependant nous avons traversé un pays non encore dévasté par la guerre. Sous le rapport moral, c'est le vol, l'assassinat organisés.

Il suffit de cinq ou six individus pour faire trembler une population de 2 ou 3,000 âmes. Les lois sont impuissantes à réprimer de pareilles monstruosités. L'homme peureux, et c'est l'immense majorité de cette race déchue et décrépite, tient à se ménager tous les partis, qui lui volent également ses récoltes et ses bestiaux.

C'est une habitude prise dans le pays de regarder comme naturel d'être volé. L'incident suivant vous en fera juger : nous avons en tête un ramassis de guérilleros qui tiennent la campagne, non pour défendre le pays, car aussitôt qu'ils voient deux Français armés, ils se sauvent, fussent-ils vingt, mais bien pour voler et dévaliser les passants. Une douzaine de ces guérilleros, après avoir, paraît-il, assassiné leur chef, sont venus se rendre à nous, et ont été incorporés dans les contre-guérilleros, nos alliés. Il faut voir ce que c'est que nos alliés!.... Où sont ces pauvres Anglais que je détestais tant, et avec lesquels je vous rendais si malheureuse à mon retour de Crimée!

Quoi qu'il en soit, ces déserteurs avaient volé trois chevaux dans une hacienda; le propriétaire étant venu un jour à Jalapa les reconnaît, le dit à un officier qui me le fait savoir. D'après l'ordre du général, je me mets à la recherche de ce propriétaire pour qu'il désigne ses trois chevaux, afin qu'on les lui fasse rendre. Mais l'affaire était déjà terminée; il

avait racheté ses trois chevaux à ceux qui les lui avaient pris, et lorsque je lui ai parlé de lui faire restituer son argent, il s'est sauvé, en donnant les signes de la plus grande crainte.

Voilà le pays que nous sommes chargés d'organiser. Jugez s'il nous faut du temps ! Je ne vous parle pas de la guerre qui marche avec une lenteur désespérante. Nous ne sommes maîtres que du pays que nous occupons ; aussitôt que nous l'avons quitté, les guérilleros y reviennent commettre leurs déprédations, et couper nos communications.

Lorsque nous arriverons à Mexico, sans probablement tirer un coup de fusil, il est à craindre que Juarez et son gouvernement ne se retirent dans le nord ou dans l'ouest. Alors nous serons obligés d'en organiser un nous-mêmes, et par suite de le garder, car aussitôt notre départ il serait renversé. L'occupation du Mexique est une impasse comme l'occupation de Rome.

Je m'aperçois que je vous parle politique, et d'une politique qui n'est pas gaie encore ! C'est peut-être parce que depuis quelque temps nous nous ennuyons à périr dans ce Jalapa que les habitants nomment la fleur de Perote. Triste fleur à bien mauvaise odeur ! Cette disposition à voir les choses en noir va s'atténuer beaucoup quand nous allons nous remettre en route, dans trois ou quatre jours, mais malheureusement cette distraction ne sera pas de longue durée, car il n'y a que douze lieues, et nous n'aurons pas la satisfaction d'avoir la moindre petite affaire.

A Perote, nous allons faire une nouvelle pause dont la durée nous est inconnue ; elle est subordonnée

aux moyens de transport que le général en chef cherche à réunir ; lorsqu'il les aura, nous irons à Puebla, et de là à Mexico, sans nous arrêter.

Ce sera tout au plus l'affaire de vingt jours de marche. Il est donc probable qu'à la fin de janvier nous serons à Mexico.

Adieu, ma chère Pauline ; votre pipe fait mes délices.

H. LOIZILLON.

IX

Jalapa, le 13 décembre 1862.

Mes chers parents,

..... Le général Bazaine est arrivé hier ; nous partons après-demain pour Perote. Enfin ! On ne sait pas encore si toute la brigade y restera ou si nous n'y laisserons qu'un détachement. Ce qui paraît certain, c'est qu'il nous faut encore un mois avant d'avoir réuni complètement nos moyens de transport. En attendant, nous nous étendons de façon à occuper le plus de terrain possible. Ces jours derniers il y a eu une petite affaire du côté des Cumbrès. Il paraît qu'on a tué une vingtaine de Mexicains et fait autant de prisonniers. Si malheureusement nous ne pouvons pas rattraper le temps perdu, il est à peu près sûr que quand nous nous

mettrons en marche nous irons jusqu'à Mexico sans nous arrêter.

Je suis proposé pour chef d'escadrons ; pour une foule de motifs qu'il serait trop long de vous expliquer, je n'ai pas la moindre confiance dans cette proposition.

Voilà le peu que j'ai à vous annoncer, et je termine parce que j'ai beaucoup à faire aujourd'hui. J'ai à m'occuper du départ d'un convoi pour Vera-Cruz, et de la mise en marche de notre colonne sur Perote.

Je vous embrasse.

H. L.

X

Perote, le 23 décembre 1862.

Comme je vous en avais prévenus dans ma dernière lettre, nous sommes partis de Jalapa le 16, pour grimper les derniers échelons de la Cordillère et arriver sur le plateau de Perote. Notre première étape s'est faite sans encombre. A moitié chemin de la dernière, dans une gorge formée par des montagnes de lave, nous nous sommes trouvés en présence de 7 à 800 Mexicains qui nous ont lâché une décharge et ont pris la fuite. On les a poursuivis, et on en a tué et pris quelques-uns.

Dans cette décharge qu'ils nous ont faite, nous avons été très heureux, car le général Bazaine, qui

maintenant a pris le commandement de notre colonne, pouvait être tué avec tout son état-major. Nous en avons été quittes pour cinq hommes blessés.

Malheureusement parmi ces blessés se trouve un capitaine d'état-major qui a reçu une balle dans la tête. Il se nomme Fourgues. Je ne le connaissais que depuis cinq ou six jours, et dans ce court intervalle, nous nous étions beaucoup liés par sympathie de caractère.

Aussi je ne puis vous dire combien j'ai été affecté de le voir blessé aussi grièvement, d'autant plus que les médecins le condamnent : la matière cérébrale est à nu et en suppuration. Cependant, quoi qu'ils en disent, le pauvre Fourgues vit encore après avoir été trimballé pendant trois jours dans une mauvaise charrette; et comme je sais, pour l'avoir vu souvent en Crimée, que tant qu'on n'est pas mort d'une blessure à la tête il y a toujours de l'espoir, j'espère, et j'espère d'autant plus, que nous sommes le 23, et que c'est le 17 que Fourgues a été blessé.

Après cette petite affaire qui nous a beaucoup impressionnés, le temps s'est mis à la pluie, et nous avons encore marché pendant trois heures à travers des chemins impossibles pour arriver à l'étape de Los Vegas où il a fallu camper au milieu de la boue; toute la nuit nous avons été transis de froid. Le lendemain nous nous sommes remis en marche, toujours par une pluie battante. Deux jours avant notre départ de Jalapa, j'avais attrapé un rhume je ne sais où; notre marche n'était pas faite pour me guérir; aussi, en quittant Los Vegas, j'étais aussi mal